

envoi à Votre Majesté, à sa royale épouse et à sa famille la bénédiction apostolique.

» Mola di Gaëta, 25 novembre 1848.

» PIUS PAPA NONUS. »

V. NOBLE CONDUITE DU ROI DE NAPLES LE PAPE A GAËTE

C'était à Naples, le 26 novembre 1848, à 11 heures du soir. Le nonce Garibaldi rentrait dans ses appartements, lorsque l'ambassadeur de Bavière force, pour ainsi dire, la porte de sa chambre et dit :

« Monseigneur, le roi est-il à Naples ? »

— Oui, mais arrivé dans la journée, il repart demain pour Caserte.

— Il faut que je le voie.....

— Demain ?

— Tout de suite, ce soir, à l'instant même.

— Ce soir ? y pensez-vous, comte ?

— Il le faut, Monseigneur, et je compte sur vous pour être présenté.

— Vous ne savez donc pas l'heure qu'il est ?

— Il est 11 heures et 5 minutes.

— Il sera minuit avant que nous soyons au palais.

— Il serait une heure, qu'il faudrait que je visse le roi.

— Mais encore une fois, comte, réfléchissez donc : le roi sera couché.

— Nous le ferons lever. »

Pour le coup, le nonce crut que l'ambassadeur avait perdu la tête. « Faire relever le roi, Monsieur de Spaur ! s'écria-t-il.

— Oui, Monseigneur, si le roi était couché. »

Alors, le comte ouvrant son portefeuille, en sortit un pli cacheté aux armes pontificales et à l'adresse du roi, puis le montrant à Mgr Garibaldi :

« Reconnaissez-vous, lui demanda-t-il, cette écriture et ce sceau ? »

— C'est l'écriture et le sceau de Sa Sainteté, répondit le nonce avec un cri de surprise.

— Oui, Monseigneur, vous voyez donc bien que je dois être immédiatement présenté au roi.

— Monsieur le comte !

— Monseigneur, en ce moment les minutes sont des heures, et au nom de Sa Sainteté, je vous rends responsable de celles que nous perdrons. »

Minuit allait sonner lorsque le nonce, introduit au palais, fut admis devant le roi. « Sire, dit alors le ministre de Bavière en s'inclinant devant Ferdinand II, pardonnez-moi de me présenter à cette heure devant Votre Majesté, je vous apporte la nouvelle d'événements très graves; vous la trouverez dans cette lettre de Sa Sainteté. »

Le roi des Deux-Siciles parcourut cette lettre rapidement, le cœur plein de sanglots et les yeux remplis de larmes, son émotion gagna le comte de Spaur qui, debout dans sa haute taille, les bras

croisés sur la poitrine, attendait la réponse du roi.

« Monsieur le comte, lui dit Ferdinand II, revenez dans six heures, la réponse sera prête. » Le comte prit congé du roi et rejoignit le nonce auquel seulement alors il confia le contenu des dépêches qu'il avait remises à Sa Majesté. « Dieu soit loué, s'écria Mgr Garibaldi, en se jetant dans les bras du comte, Pie IX est sauvé ! »

A cette heure avancée de la nuit, le roi, après avoir fait part à la reine de la lettre de Sa Sainteté et de ses intentions, fit immédiatement chauffer les deux frégates à vapeur le *Trancède* et le *Robert* et embarquer à leur bord un bataillon du 1^{er} régiment des grenadiers de la garde et un bataillon du 9^e régiment de ligne. Puis, descendant aux plus petits détails, il s'occupa avec activité de faire transporter sur les deux bâtiments tout ce qui lui parut nécessaire au service du pape.

Quelques heures après, lorsque le comte de Spaur se présenta pour recevoir la réponse de Sa Majesté :

« Nous la porterons ensemble, » lui dit le roi. Et comme tout était prêt pour le départ, il pria le ministre de Bavière de le suivre et monta sur le *Tancrède*, avec la reine, le comte d'Aquila, le comte Trapani, l'infant don Sébastien et une suite nombreuse. Quelques instants après, les canons des forts tonnèrent : la flottille royale volait à toute vapeur sur les flots de la mer.

Pendant ce temps-là, l'auguste exilé cherchant dans Gaëte une hospitalité provisoire, se présentait au palais épiscopal. Malheureusement l'évêque était absent, et un serviteur, plus fidèle que perspicace, refusa d'ouvrir la porte, malgré l'insistance des compagnons de Pie IX.

« Si vous nous connaissiez, dit le Saint-Père lui-même, vous nous recevriez avec empressement.

— C'est justement parce que je ne vous connais pas, répliqua le Napolitain, que je ne peux pas vous recevoir. »

Force fut aux voyageurs de s'installer dans une auberge où de nouveaux incidents vinrent encore les troubler. Pendant que le gouverneur de la citadelle, ignorant aussi, lui, quels hôtes augustes il abritait, ne cachait pas ses inquiétudes, soudain, continue M^{me} de Spaur, trois messagers vinrent coup sur coup; ils lui annoncèrent qu'on voyait en mer des bâtiments portant le pavillon napolitain; puis qu'on apercevait le signal qui indiquait un transport de troupes; enfin, on l'avertit qu'ils amenaient une personne de la famille royale.

Il faisait beau voir la surprise du bon général Gross, qui, depuis la veille au soir, n'avait vu arriver que des choses absolument nouvelles et inexplicables. Hors de lui, il s'informait, il questionnait. « Mais que veut dire tout ce qui se passe? que vient faire ici cette troupe que je n'ai point appelée? et quelle est donc la personne royale qui arrive à Gaëte? »

Tandis que ces idées et bien d'autres lui passent par l'esprit, un officier vient lui dire que le roi lui-même descend à terre. A cette dernière nouvelle, abandonner sa compagnie et courir au port pour assister au débarquement du roi, tout cela fut fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

A peine descendu sur le quai, le roi aperçut le commandant de la place et lui dit :

« Général, où est le pape ? »

— Sire, je pense que le pape est à Rome.

— Comment, répliqua le roi, le pape est à Gaëte depuis vingt-quatre heures et vous l'ignorez ! »

Alors, le chevalier Arnao, qui se trouvait là avec le cardinal Antonelli, s'avança au-devant du roi pour lui donner l'explication convenable. Il lui dit que le pape se trouvait encore *incognito* et caché à la taverne du Jardin.

Le roi chargea le cardinal et M. Arnao de conduire secrètement le pape au pavillon royal, tandis que lui, de son côté, s'y rendrait à pied par un autre chemin.

Le pape arriva au palais comme un simple ecclésiastique. Mais, dès l'escalier, il trouva à genoux le roi, ses trois frères, son beau-frère don Sébastien d'Espagne, la reine, la famille royale, toute la cour, pleurant de joie et d'attendrissement et bénissant Dieu qui avait enfin daigné mettre un terme aux tribulations de son Vicaire.

Au lendemain de ce jour mémorable, une autre scène non moins attendrissante avait lieu. Pie IX s'était fait conduire à la principale église de Gaëte pour y remercier Dieu. Le roi de Naples et toute sa cour s'y étaient également rendus. Le Saint-Sacrement était exposé. Le Saint-Père venait de s'approcher de l'autel. Il allait bénir la pieuse assistance avec la Sainte Eucharistie, quand tout à coup on l'entendit, d'une voix tremblante par l'émotion, adresser à Dieu cette prière :

Dieu éternel, notre auguste Père et Seigneur, voici à vos pieds votre Vicaire, qui, bien qu'indigne, vous supplie, de toute son âme, de verser sur lui, de la hauteur du trône resplendissant où vous êtes assis, votre large bénédiction. Dieu grand! dirigez ses pas, sanctifiez ses intentions, conduisez son esprit, gouvernez ses œuvres. Puisse-t-il ici, où vous l'avez conduit dans vos voies admirables, et dans toute autre partie de votre bercail où il devra se trouver, puisse-t-il être un digne instrument de votre gloire et de celle de votre Église, en butte, hélas! aux coups de vos ennemis!

Si, pour apaiser votre colère, justement soulevée, à la suite de tant d'indignités qui se com-

mettent par la parole, par la presse, par les actions, la propre vie de votre dévoué serviteur peut être un holocauste agréable à votre cœur, dès ce moment il vous la consacre.....

Bénissez, Seigneur, le souverain qui est ici prosterné avec nous; bénissez sa compagne; bénissez sa famille!

Bénissez, avec les cardinaux, tout l'épiscopat et le clergé de l'univers, afin que tous accomplissent, dans les voies si douces de votre loi, l'œuvre salutaire de la sanctification des peuples. Alors, nous pourrions espérer, non seulement d'être sauvés, dans ce pèlerinage mortel, des embûches de l'impie et des pièges du tentateur, mais aussi de pouvoir mettre le pied dans l'asile de l'éternelle sécurité : *Ut hic et in æternum, te auxiliante, salvi et liberi esse mereamur* (1).

Tandis que se déroulaient à Gaëte ces spectacles touchants, Rome, veuve de son Pontife et de son roi, était plongée dans la stupeur. Le maître du palais, le marquis Sachetti, avait fait afficher, le jour même, sur les murs de la ville la nouvelle du départ de Pie IX.

Aussitôt, le ministère, les Chambres, le *Cercle populaire* nommèrent des délégués chargés d'aller supplier le pape de revenir. Ils sentaient bien que cette absence jetait devant le peuple un discrédit mortel sur leur pouvoir usurpé. Les délégués partirent; mais arrivés à la frontière napolitaine, ils furent arrêtés par la police et priés de retourner à Rome.

Ils revinrent assez honteux.

Cependant Mazzini établissait son joug sur la ville des papes. Des clubs se formaient çà et là, et aux démocrates italiens, déjà réunis à Rome, se joignirent bientôt des auxiliaires français. Le *Cercle populaire*, dirigé par Bonaparte Canino, fit nommer une *Junte* gouvernementale, sorte de gouvernement provisoire, composé de Galetti, de Rusponi aux Affaires étrangères, Bertin-Fichat à l'Intérieur, Sturbinetti à l'Instruction publique, Manzoni aux Finances, Lazzarini à la Justice et Montecchi aux Travaux publics. Mazzini, caché dans les coulisses, faisait mouvoir ces pantins poli-

(1) *Histoire de Pie IX*, par M. de Bussx, p. 124 et suiv.

tiques et restait le chef occulte mais tout-puissant de la Révolution. Bientôt, arriva de New-York un ancien marchand de cigares, Génois jadis expatrié et pour cause, le *général Avezana*.

Dans un discours célèbre, il s'était écrié : « Mon état c'est d'être républicain : ma marraine, c'est la Révolution ! » Il n'en fallait pas davantage ; pareil certificat lui



LA VILLE DE ROME A VOL D'OISEAU
(A gauche, la basilique de Saint-Pierre et le Vatican.)

Forum, la Place du Peuple, Saint-Pierre, le Capitole, le Colisée, le Corso!

Un jour, il leur fit célébrer l'anniversaire de la fondation de Rome. Les fêtes eurent lieu au Colisée, dont les ruines imposantes étaient éclairées aux feux de Bengale.

Le démagogue ne cessait de rappeler aux Romains qu'ils étaient bien toujours le peuple-roi que leurs ancêtres avaient dicté des lois au monde entier et civilisé l'univers. Il ne fut pas difficile au rusé Génois de convaincre ses auditeurs qui se prêtaient du reste le mieux du monde à ses flagorneries, qu'ils étaient les vieux Romains eux-mêmes.

tint lieu d'autres titres : Avezana fut d'emblée nommé ministre de la Guerre à la place de Galetti.

Mazzini, qui connaissait le côté faible des Italiens, les flattait dans leurs instincts vaniteux et il multipliait les spectacles. Les fêtes succédaient aux représentations avec des mises en scènes grandioses. Et quels théâtres ! et quels décors ! Le Vatican, le

En revenant de ces fêtes, le peuple romain n'était donc pas éloigné de se prendre au sérieux et de se croire invincible.

Toutefois, cette excitation poétique ne devait pas se soutenir longtemps, et nous dirons comment elle tomba tout à fait devant les baïonnettes françaises qui déjà s'annonçaient du côté de Civita-Vecchia.

La lutte allait recommencer sournoise et impitoyable. Mais, avant de l'étudier, revenons à Gaëte et voyons comment Pie IX, tout en suivant d'un œil inquiet ce qui se passait dans sa capitale, utilisait les heures de son exil.



CHAPITRE II

PIE IX ET L'IMMACULÉE CONCEPTION

PIE IX DONNANT LA BÉNÉDICTION SOLENNELLE « URBI ET ORBI » DU HAUT DE LA LOGGIA DE SAINT-PIERRE

Cette cérémonie n'a plus lieu depuis la sacrilège occupation de Rome par les Piémontais.

VI. SÉJOUR DU PAPE A GAËTE — PROTESTATIONS — LETTRE ENCYCLIQUE CONCERNANT L'IMMACULÉE CONCEPTION — LES GOUVERNEMENTS S'ÉMEUVENT — ROLE DE LA FRANCE — RETOUR A ROME

En arrivant à Gaëte, Pie IX, la douce colombe chassée de son nid, n'avait pas encore fixé le lieu de sa résidence. Mais l'accueil qu'il reçut de la population et du prince, la royale hospitalité qui lui fut préparée dans le palais même du gouverneur, ne lui laissèrent pas le choix d'un autre refuge. C'est à peine si, avant de regagner Rome, il alla passer quelques jours à Portici, mais pour des causes politiques expliquées dans la biographie du général Oudinot.

Trois actes d'une grande importance signalèrent principalement son séjour à Gaëte.

Le premier fut une proclamation adressée à ses sujets et datée du 1^{er} janvier 1849. Dans cette proclamation, après avoir avoué avec douceur et mansuétude qu'il avait espéré jusque-là que le remords saisirait enfin des fils égarés et si coupables envers lui, Pie IX déclare que, les voyant chaque jour se livrer à de nouveaux excès, il est contraint de faire appel contre eux à la puissance redoutable et suprême dont il est dépositaire, et de s'armer du glaive spirituel que Jésus-Christ a mis en la main de son Vicaire; et il fulmine l'excommunication contre tous ceux qui ont pris une part active à la Révolution. Puis, comme attristé de la légitime rigueur à laquelle il a été obligé de recourir et de la juste défense qu'il vient de prendre de sa cause, qui est celle de Dieu, le Pontife termine par des promesses de miséricorde et de pardon pour les coupables repentants, par des vœux pour que ses fils soient rendus à son amour.

Le second acte est une protestation solennelle que le Souverain Pontife fit, le 14 février suivant, devant le Corps diplomatique accouru près de lui.

Dans cette protestation, s'unissant aux

désirs et aux plaintes de ses véritables sujets contre les factieux, qui venaient, dans un décret de leur assemblée, de proclamer le pape déchu, de droit et de fait, du gouvernement temporel de l'État romain, Pie IX en appelait à tous les souverains du monde.

Enfin le troisième acte est une lettre encyclique que le Saint-Père adressa, le 2 février, à tous les évêques de l'univers catholique, au sujet de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie.

Dès les premiers jours, disait le pieux Pontife, où, élevé sans aucun mérite de Notre part, mais par un secret dessein de la divine Providence, sur la Chaire suprême du Prince des apôtres, Nous avons pris en main le gouvernail de l'Église entière, Nous avons été touché d'une souveraine consolation, Vénérables Frères, lorsque Nous avons su de quelle manière merveilleuse, sous le pontificat de Notre prédécesseur Grégoire XVI, de vénérable mémoire, s'est réveillé dans tout l'univers catholique l'ardent désir de voir enfin décréter, par un jugement solennel du Saint-Siège, que la Très Sainte Mère de Dieu, qui est aussi notre tendre Mère à tous, l'Immaculée Vierge Marie, a été conçue sans la tache originelle. Ce très pieux désir est clairement et manifestement attesté et démontré par les demandes incessantes présentées tant à Notre prédécesseur qu'à Nous-même, et dans lesquelles les plus illustres Prélats, les plus vénérables Châpitres canoniaux et les Congrégations religieuses, notamment l'Ordre insigne des Frères-Prêcheurs, ont sollicité à l'envi qu'il fût permis d'ajouter et de prononcer hautement et publiquement dans la liturgie sacrée, et surtout dans la préface de la Messe de la Conception de la Bienheureuse Vierge, ce mot : *Immaculée*.

La définition de ce dogme, cinq ans plus tard, devait être, ainsi que nous le dirons plus loin, le plus grand acte de ce merveilleux pontificat.

Pendant les dix-sept mois que dura l'exil de son souverain, « Rome ne fut plus qu'un club à la merci de fous furieux et de vils scélérats. » Mazzini régnait. On croit rêver en lisant le récit des atrocités qui firent répandre tant de sang et de larmes, non seulement à Rome, mais dans les villes d'Imola, de Sinigaglia, d'Ancône, de Lorette. Le clergé fut persécuté, plusieurs de ses membres égorgés. Pour mieux tromper le

peuple fidèle, malgré tout, à sa religion, les triumvirs se servirent de prêtres indignes pour célébrer les cérémonies pontificales.

Malgré ces parricides, la république romaine de 1849 fut proprement, dit Louis Veuillot, un carnaval de larrons, très ignominieux, très malfaisants, très ridicules.

Cette sinistre orgie ne pouvait donc durer. Le monde s'émut. « La proclamation de cette république, dit ici avec beaucoup d'à-propos M. l'abbé Decorsant, effraya, en effet, les souverains de l'Europe. Ils comprirent que le pouvoir temporel des papes était comme la clé de voûte de l'édifice monarchique et de la société tout entière. Et, persuadés que si la propriété de l'Église n'était point sacrée, aucune autre ne pourrait l'être, ils refusèrent de reconnaître la révolution à Rome (1). »

Hélas! vingt et un ans plus tard, les nations chrétiennes n'auront plus le même courage, et l'année 1870 verra comme une apostasie générale des gouvernements plus ou moins sous le joug des francs-maçons. Mais en 1849, toutes les nations catholiques protestèrent de leur vénération pour l'exilé de Gaëte. De France lui vinrent des offres pressantes d'hospitalité. L'Espagne, le Portugal, l'Autriche, la Bavière, jusqu'à la Prusse et la Russie lui offrirent des secours et leur appui pour sa restauration. On remarqua cependant que l'Angleterre seule se taisait.

À la France, à la fille aînée de l'Église appartenait ce glorieux rôle de rendre Rome au pape. Tandis que les Autrichiens s'avançaient dans les Légations, l'armée française, commandée par le général Oudinot, duc de Reggio, entra dans Rome après un siège de vingt-six jours. Ce fut la fin de la république mazzinienne. Le 5 eut lieu la prise du château Saint-Ange; le général proclama la restauration de la souveraineté pontificale (2).

Dès le lendemain il envoyait le colonel Niel à Gaëte porteur d'une lettre annonçant la prise de Rome et des clés de la Ville éternelle. Il serait impossible de dire la joie du Saint-Père en apprenant que son peuple était enfin délivré d'une odieuse oppression et que le sang avait cessé de couler.

(1) *Le Pape-Roi*.

(2) Voir le Général Oudinot, n° 119 des *Contemporains*.

Quelques jours plus tard, le général Oudinot, suivi de plusieurs officiers français, arrivait à son tour à Gaëte, s'agenouillait aux pieds du Pontife et le suppliait de rentrer dans sa ville de Rome.

Pie IX allait donc revenir, et, comme toujours, prêt à répandre la miséricorde et le pardon. Mais une situation nouvelle va pourtant lui être faite. Le prince Louis-Napoléon, devenu le président de la République, inaugurerait sa politique cauteleuse et plus tard si hypocrite; il voulut imposer au Saint-Père des conditions qui équivalaient à une abdication: amnistie générale, adoption dans les États de l'Église du Code Napoléon, gouvernement séculier, etc. La diplomatie prétendue conservatrice reprenait l'œuvre du triumvirat. Pie IX déclara qu'il prétendait pardonner et gouverner lui-même et qu'il préférerait l'exil à l'abdication du pouvoir temporel dont les constitutions de l'Église et ses propres serments l'avaient établi le gardien. Ces difficultés diplomatiques pouvaient arrêter le résultat de notre glorieuse expédition, mais l'intervention de nos ambassadeurs, M. de Corcelles et de M. de Rayneval, aidés par les sages conseils du cardinal Antonelli, parvinrent à écarter cet orage.

Pour cette fois, le programme de Paris demeura lettre morte, mais, hélas! il devait être repris et nous savons avec quelle sournoiserie odieuse il fut exécuté à la faveur du gouvernement impérial.

Le 12 avril 1850, Pie IX reprit possession de Rome. Enfant, il avait assisté au retour de Pie VII; ce fut pour lui le même triomphe. Toutes les âmes étaient à l'allégresse, et le cœur du Pontife tout entier au pardon.

L'amnistie fut accordée, mais avec des exclusions parmi lesquelles figuraient les triumvirs, les chefs militaires et tous les membres du gouvernement provisoire. Ainsi toujours homme de l'Église et jaloux de ses droits, Pie IX ne les revendique que pour les mettre au service de la miséricorde; et l'on ne sait ce que l'on doit admirer davantage de sa fermeté ou de sa bonté, de son caractère ou de son cœur.